

Événement



«Les mille et une nuits» démarrent par «L'inquiet», puis, en octobre, «Le désolé» et enfin «L'enchanté», en novembre. DR

Il était mille et une fois

Le Portugais Miguel Gomes se prend pour Shéhérazade. Pari fou

Cécile Lecoultré

Des princesses arabes, des businessmen cupides et des dockers en grève, des pinsons, coqs et autres créatures enchantées: Miguel Gomes définit ses *Mille et une nuits* comme une trilogie du style de *La guerre des étoiles*. Dans l'esprit du cinéaste portugais, l'analogie se justifie parce que chaque segment fonctionne en autonomie. La comparaison tient aussi parce que ces six heures de cinéma hybride turbinent dans un cosmos irréel, entre documentaire, S.F., conte érotique ou tragédie grecque. Et parfois même tout à la fois. Une Shéhérazade des temps modernes y raconte des histoires à dormir debout. «La seule échappatoire aujourd'hui», explique le réalisateur, c'est de filer dans l'imaginaire.» Sauf que le premier chapitre, *L'inquiet*, commence par la vision d'un cinéaste qui prend les jambes à son cou.

Pourquoi commencer ainsi? Parce que l'angoisse a été partie prenante du projet. Peur de devoir arrêter, de ne pas maîtriser... Le film s'obstine, monstre indépendant de ma volonté, puissance organique qui fabriquait notre mémoire dans la fiction. Au fond, je m'étais inventé les conditions nécessaires pour que le scénario ne sorte pas seulement de ma tête.

Que vous inspire le label d'«enfant terrible de Pasolini», qui adapta aussi Les mille et une nuits? Que Pasolini n'était pas du genre à

avoir des enfants! Mais nous partageons ce désir de culture populaire, de gens du peuple jouant avec leurs propres histoires. Le lien, je le vois aussi dans la «poétisation» du monde tout en abordant le cinéma par la politique.

Comment est né le bric-à-brac formel en guise de symbole de la crise actuelle? Tout vient de ma petite fille. Elle racontait à ses camarades qu'il y aurait moins de cadeaux à une fête «à cause de la crise». Et d'entendre ce mot dans la bouche d'une enfant de 5 ans m'a sidéré. Je n'aurais jamais employé un terme pareil à son âge. J'ai décidé alors de réaliser un film qui relaterait l'état du pays où elle avait grandi, un film qu'elle pourrait voir plus tard, en adulte.

Pensez-vous justement que la perception du film changera selon les époques? C'est déjà le cas! Le temps transforme le cinéma, surtout s'il est inscrit dans l'instant. Ainsi, dans le premier chapitre, je parle de guêpes tueuses. L'autre jour, dans le journal, je regardais les résultats de foot et j'ai lu que le stade de Braga était attaqué par des guêpes. Ça se concrétise, et de façon dramatique.

Le récit abonde en sursauts narratifs, jusqu'au paradoxe: ils en deviennent prévisibles. Ou pas. Le puzzle peut paraître retors. Car nous produisons les pièces d'une architecture et, à chaque fois que les morceaux s'emboîtent trop joliment, la

méfiance naissait dans l'équipe. Nous voulions garder cette tonalité hasardeuse, hétérogène. Par exemple, après la séquence des hommes en érection, cette farce carnavalesque où les businessmen sont atteints de priapisme, nous passons de suite à une tragédie féroce, avant de revenir à un conte délicat. Comme un système de réactions en chaîne.

L'économie de moyens vient-elle du budget réduit ou d'un effet de style? Elle est générée par le concept: réagir avec de la fiction contre des événements. Une vraie volonté utopique! De là, il y avait peu ou pas de répétitions, d'acteurs professionnels, de décors fabriqués. Le flux des événements commandait le tournage, avec Shéhérazade en maîtresse de jeu. Car il était exclu que le récit prenne des allures de reportage de terrain et renonce à mon parti pris d'imaginaire.

Dès lors, pourquoi s'arrêter à six heures de film? Le risque, c'était que ce monstre finisse par vous manger! On ne savait pas où allait filer la narration, si Shéhérazade se perdait ou pas. Ce risque garantissait le plaisir et la réinvention permanente. Mais la contingence pratique exigeait que nous nous arrêtions un jour.

Les mille et une nuits, vol. 1 L'inquiet, (Port., 125, 16/16). Cote: ★★★ Débat avec le réalisateur, sa 12 sept. à l'Odéon à Morges (17h) et au City-Pully (20h30), di 13 au Royal à Sainte-Croix (20h30) *Vol. 2 Le désolé*, dès oct. *Vol. 3 L'enchanté*, dès nov.

Miguel Gomes en dates

- 1972** Naissance à Lisbonne, «patrie des cinéastes singuliers qui, de Manuel de Oliveira à Pedro Costa, se trouvent désargentés dans un système économique sans débouchés, ne peuvent s'offrir que le luxe de films barrés».
- 1999** Après une école de cinéma, des essais de critique, il sort un premier court.
- 2004** La gueule que tu mérites, premier long sous forme de conte surnaturel.
- 2008** Ce cher mois d'août flirte avec le documentaire.
- 2012** Tabou, fable colonialiste en noir et blanc, le fait connaître dans les festivals du monde entier. «Avec ses lignes claires de narration, sa stylisation



sobre et nette, le film semblait évident. Mais il y a mille et une façons de faire du cinéma.» **2013** Démarre la production des *Mille et une nuits*. «Face à 83 figurants à qui on a distribué des godemichés, j'ai l'impression d'être Ed Wood (ndlr: le pire réalisateur du monde, de son propre aveu).»

3 trucs à savoir sur...

«Le Challat de Tunis»

Avec culot, Kaouther Ben Hania détourne un fait divers pour brocarder les travers de la société tunisienne contemporaine

1 Une histoire de fesses balafrees

En 2003, un psychopathe à moby-lette taillade les fesses des femmes à Tunis. Ce «Jack l'Eventreur oriental» est surnommé le balafreur. Le «Challat» devient une légende urbaine. Arrêté sous le régime de Ben Ali, il retournera à l'anonymat, le pouvoir bloquant toute information concernant la justice et, plus encore, les prisons.

2 Une cinéaste obsédée

Venue du documentaire avec *Les imams vont à l'école*, Kaouther Ben Hania dit avoir profité des printemps arabes et de la relative libéralisation de l'information pour enfin réaliser *Le Challat de Tunis*. La cinéaste voit dans la fantasmagorie nimbant cette histoire de ba-

lafreur de postérieurs la possibilité d'une satire sociale pèchue.

3 Un «documenteur» irrésistible

Sur la légende du Challat de Tunis, Kaouther Ben Hania théorise volontiers - elle a écrit une thèse universitaire sur le concept de «documenteur». La réalisatrice défend la vérité comme un état qui peut s'exprimer par un mensonge. Ici, les images prennent aussi un caractère symbolique évident. L'obsédé des postérieurs moulés dans la toile de jean taillade littéralement la modernité occidentale et la sexualité. Le brouhaha des folles rumeurs témoigne aussi de la paranoïa ambiante et d'une névrose généralisée, cette légende urbaine ayant été repérée jusqu'en Egypte, au Maroc et en Syrie. **C.LE**



Chronique (Tun., 90', 16/16). Cote: ★★

Grosses ficelles pour fines cordes vocales

Dans «Boychoir», un garçon en rupture trouve le salut par le chant. Dustin Hoffman sauve - un peu - la mise en maestro ronchon

Fanatique de musique classique, le réalisateur québécois François Girard avait jusqu'ici plutôt tapé dans le haut de gamme, notamment avec les très érudits *Le violon rouge* et *Thirty Two Short Films about Glenn Gould*. Changement de registre avec *Boychoir*, où pointe nettement la volonté de mettre la grande musique au service de la séduction du plus grand nombre. Mais ne réalisez pas *Amadeus* ou *Shine* qui veut.

Le film raconte l'histoire de Stet, petite frappe en puissance issue d'un milieu défavorisé du Texas, qui perd sa mère à 12 ans. Son père, absent de sa vie jusque-là, parvient à le placer dans une académie élitiste de Nouvelle-Angleterre, espérant y faire fleurir son talent de chanteur. S'ensuit une sorte de quête initiatrice où le jeune surdoué doit déjouer les mauvais tours du soliste rival, tout en ten-



Le maître et l'élève: Dustin Hoffman et Garrett Wareing.

tant de conquérir le cœur à la fois de son père et celui du maître des lieux, un Dustin Hoffman impeccable en vieux professeur dur à cuire mais sensible. L'acteur apporte au film ses rares belles scènes, un happy end ultraconvenu venant renforcer l'impression d'assister à un film déjà vu cent fois. **G.WY**

Comédie dramatique (Can., 103', 10/12). Cote: ★

Ce hip-hop qui fait partie de la (petite) histoire

«N.W.A: Straight Outta Compton» retrace l'irruption du groupe de Dr. Dre, d'Ice Cube et d'Eazy-E

Un gros quart de siècle a presque valeur d'éternité quand il s'agit de se plonger dans le passé de figures du rap qui ont aujourd'hui tout juste la cinquantaine. *N.W.A: Straight Outta Compton* revient sur N.W.A («Niggaz Wit Attitudes»), formation californienne pionnière du gangsta rap qui fut en tout cas la première à connaître le succès en 1988. Dr. Dre, Ice Cube et Eazy-E

sont les trois principaux protagonistes de ce biopic pluriel qui vaut surtout pour son éclairage sur l'un des courants hip-hop amené à s'épanouir au-delà de toutes les espérances de l'industrie du disque. Le scandale autour du titre *Fuck tha Police* - le plus connu d'un répertoire fort en excès et en humour pas toujours volontaire - est évidemment évoqué. En 1991, Rodney King se fait tabasser par des policiers de L.A., mais, s'il aborde le contexte de la discrimination raciale, ce film ne devrait pas dépasser le cercle des fans de l'épopée hip-hop. **B.S.**

Biopic (USA, 147', 14/16). Cote: ★